

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflects

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois..... 3 fr.
Trois Mois..... 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois..... 2 fr.

CATAPLASME ANTI-DYNAMITARD
MUSELIÈRE RÉPUBLICAINE

Salopises d'un Contre-Coup de Vienne

L'ÉGALITÉ A PÉLAGO



Allons, ça boulotte!

Mince de secousse qu'a foutu l'explosion de mardi dernier!

Les jean-foutre de la haute en sont abrutis; ils ne savent plus à quel saint se vouer. Ce qui les rend le plus loufoques, c'est que le populo approuve carrément le coup.

Tous les journaliste y ont bien été de leurs jérémiades, braillant comme des bourriques que c'est abominable d'écrabouiller les roussins, — personne n'a coupé dans le pont.

C'est qu'aussi, y a belle lurette que tout le monde a les policiers dans le nez, nom de dieu!

Ainsi, sans chercher midi à quatorze heures, tous les petits boutiquiers dont ils ont barboté le cabot pour l'axphyxier, — tous, ont trouvé que la bombe de mardi les vengeait de la perte de leur chien.

Les quotidiens ont eu beau seriner que c'était monstrueux, les types se sont buttés dans leur raisonnement et n'en ont pas démordu: « Les roussins ont tué mon chien, tant pis pour eux s'ils écoppent; fallait pas qu'ils fassent ce métier... »

Ne croyez pas que je blague, les camaros: tenez, deux jours après la dynamitade, c'est-à-dire jeudi dernier, une gironde fille baladait son cabot boulevard des Batignolles; un sergot le lui vole sous le nez. La

jeune fille fait du potin, les passants s'attroupent, gueulant contre le flicard; les langues se sont déliées, et tout haut, hardiment, on a jacté de l'explosion, — et on ne l'a foutre pas désapprouvée, au contraire!

Et, mille bombardes, si je voulais passer une revue de tous ceux qui, par antipathie de la rousse, sont restés l'œil sec, ça ferait une belle kyrielle de litanies;

Pensez-vous que les pauvres revendeuses qui se tiennent aux abords des Halles, trois carottes et une botte de salade dans leur tablier, implorant plutôt le bon cœur des ménagères, par leur misère que par leur marchandise.

Oui, croyez-vous que ces pauvresses qui sont traquées avec rage par les sergots, y ont été de leur

larme sur les érabouillés de la rue des Bons-Enfants ?

Tralala ! Y a pas de pet. . .

Et les marchands au panier, les marchands des quatre-saisons, tous les camelots de la rue, qui pour être un peu plus rupins que les malheureuses des alentours de Halles, n'en sont pas moins emmerdés jusqu'à la gauche par les flics,

Pensez-vous qu'ils se sont apitoyés sur la bombification ?

Ah ouiche ! Y a eu rien de fait. . .

Et les colignons qui ont toujours les sergots à leurs trousses, prêts à leur foutre une contravention pour des couillonades ;

Et les bistrots qui leur rincent la dalle pour avoir la paix ;

Et tant d'autres que je n'énumère pas, qui sont foutus à contribution par ces mendigots, sucés par eux, pire que par des sangsues ;

Pensez-vous que tous ceux-là, — qui sont une foultitude, — y aient été de leur larme ?

Va te faire lan laire ! Ils auraient plutôt tété une goutte. . . de joie.

* * *

Alors, quoi donc qu'il reste du côté des journaloux et des jean-foutre de la haute ? Les gros richards, les pleins de soupe, les bourriques, — les ennemis du populo, quoi !

Habituellement, quand y a un coup pareil à la dynamitade du commissariat, y a un temps plus ou moins long, où le populo, pistonné par les jean-foutre, désapprouve l'affaire. Puis, le raisonnement lui pousse dans le ciboulot, il revient sur son premier avis et approuve.

Cette fois, le truc était si clair que ce moment d'hésitation a été bougrement court. Le revirement s'est fait presque illico. Les quotidiens ont pu baver à gogo, — autant aurait valu qu'ils pissent dans un violon.

Les grosses légumes ont parfaitement vu de quoi il retourne ; aussi, ils n'ont pas osé faire des perquisitions et des arrestations en masse, comme ils firent à propos des dynamitades de Ravachol.

Ils se sont dit que c'était trop gros jeu ; ils se sont souvenus que l'explosion de chez Véry est arrivée au moment où ils rassuraient les bourgeois en leur affirmant que tous les anarchos étaient à Mazas.

Crac, arrive la vérification qui leur prouve qu'ils s'étaient foutu le doigt dans l'œil jusqu'au coude, — et que les anarchos, c'est kif-kif les cheveux

d'Eléonore, quand y en a plus, y en a encore.

Donc, quoi faire, nom de dieu ?

C'est la grande question que ce sont posée les jean-foutre de la gouvernance.

Car enfin, ils ne peuvent pas rester à se rouler les pouces : que diraient le baron Reille et tous ses chameaux de copains, si on ne faisait rien contre les anarchos, — ou du moins si on n'essayait rien contre eux.

Car, mille dieux, la grande question pour l'instant, c'est de rassurer les chiasseurs !

Pour lors, les ministres ont refoutu sur le t pis une modification à la loi contre la presse, qui, a les entendre, fera des merveilles.

Qu'en va-t-il advenir ? Les bouffegalette de l' Aquarium vont-ils la voter, malgré le trac que ça leur porte préjudice pour les élections de l'an prochain ?

Malin qui pourrait le dire, nom de dieu ! A l'heure où j'écris, ça se discute. . . Et je ne sais comment ça va tourner : j'ai bien été consulter une somnambule à qui je rapetasse les croquenots, mais elle n'a pas pu en deviner plus que bibi. . . J'ai, d'ailleurs, pas besoin de dire que je ne coupe pas plus dans ses boniments que dans ceux des politicards.

Or donc, y a qu'à attendre !. . .

« Mais, crédeu, que me jaspina l'autre matin un camaro qui a de la jugeotte, je comprends que, ne pouvant dégouter le bougre qui a posé la petite marmite dans la belle turne de l'avenue de l'Opéra, les grosses légumes veuillent faire du raffut, afin qu'on croie qu'ils prennent des mesures. Seulement, au lieu d'une loi sur la presse, il me semble qu'il eut été plus logique d'accoucher d'une loi sur la fabrication de la dynamite. Ça ferait autant qu'un empiâtre sur une des quilles de la tour Eiffel, — du moins ça rimerait à quelque chose et les gourdiflots pourraient se rassurer. . . Mais une loi contre les journaux, ça m'a l'air d'une sacrée fumisterie !. . . »

Y a plus d'un bon bougre qui a dû penser pareil, je vas donc dégoiser ce que j'ai répondu au camaro :

« Ben oui, si les jean-foutre ne marchaient qu'avec la logique, ils devraient manœuvrer comme tu dis. Tu voudrais qu'on fasse pour la dynamite ce qui se fait pour la poudre : c'est-à-dire que l'Etat ait le monopole de sa fabrication. De cette façon on laisserait croire aux couillons qu'il est rudement difficile de s'en procurer

« Seulement, y a une chose que tu ignores, c'est qu'une belle tripotée des bouffe-galette opportunistes sont actionnaires des Sociétés de dynamite : ils en sont fabricants, quoi ! Or, comme ils gagnent gros, ils ne veulent rien savoir pour céder leur monopole à l'Etat, et si les ministres avaient fait une proposition de ce calibre, on les aurait envoyé aux pelotes avec perte et fracas.

« T'as saisi la binaise ? Avec la loi contre la presse, y a pas ça à craindre ; elle n'offusque aucun des bouffegalette opportunistes, — et sur les niguedouilles elle produira coussi-coussa l'impression qu'on attend d'elle : elle fera croire que la gouvernance a de la poigne. »

Reste à savoir, si en admettant que la loi contre la presse soit votée, ça coupera la chique aux petites marmites ?

M'est avis que non, mille dieux !

Au contraire, si elle donne quelque chose, ça sera un effet tout contraire à celui que les jean-foutre en attendent.

Du moment où y aura plus mèche d'exhaler sa colère dans les réunions, ou bien de la coucher sur le papier, elle bouillonnera dans les caboches et dame, comme il faudra qu'elle sorte, elle sortira comme elle pourra, et par où elle pourra.

C'est comme qui dirait une chaudière dont les maboules sont en train de visser la soupape de sûreté !

L'Egalité à Pélago

Je ne le rengânerai jamais trop, la garce de république actuelle est une sale catin qui ne fait des mamours qu'aux réacs et réserve ses mufferies pour les bons bougres. . . Forcément d'ailleurs, car les bons bougres crachent sur cette retapeuse : ils craindraient, en fricottant avec ce morceau de salé, qu'on ne toucherait pas avec des pincettes, d'attraper. . . quinte, quatorze et le point !

Donc, aux bons bougres les vacheries ;

Et aux réacs, aux jean-foutre, — qui sont moins bégueules, — toutes les charités.

C'est ainsi partout,

Même à Pélago, nom de dieu !

Autrefois, du temps de Badingue, et même sous Louis-Philippe, les journaloux qu'on foutait à Pélago étaient gentiment traités. Ils pouvaient recevoir toutes les visites qu'il leur plaisait ; les gardiens n'étaient là que pour la frime ; bien mieux, on donnait aux détenus des permissions de sortie.

C'est qu'aussi, à cette époque, en fait

de prisonniers politiques, y avait à Pélago que des bourgeois. — Jamais, ou quasiment jamais, il ne s'y trouvait de prolos. A de rares exceptions, la seule différence d'opinions qu'il y eût entre ces messieurs et ceux qui les tenaient sous clé, c'est que les uns avaient l'assiette au beurre et que les autres y voulaient mettre un doigt.

Aussi les pauvres prisonniers de droit commun avaient baptisé le quartier des politiques d'un chouette surnom : ils l'appelaient le *Pavillon des Princes*.

Jamais étiquette ne fut mieux méritée, nom de dieu !

C'était bien le *Pavillon des Princes* ! Et en attendant de trôner au gouvernement, les princes-prisonniers gobelottaient et rigolaient ferme.

La garce de Raie Publique a changé ça. C'est-à-dire, je m'explique mal : elle l'a changé et ne l'a pas changé... ça dépend des têtes.

Actuellement, le populo ayant soupé d'être berné par les fils de bourgeois qui autrefois venaient lui conter fleurette, s'occupe lui-même de ses affaires.

D'ailleurs, les étudiants, les élèves de l'école polytechnique sont devenus bougrement pratiques : au lieu de jeter leur gourme en s'acoquinant avec le populo, ils s'en vont voir les femmes qui fument.

Je préfère ça, nom de dieu.

Pour lors, il est arrivé ceci : des bons bougres, qui, à l'école primaire, avaient juste appris à faire des fautes d'orthographe, se foutent à publier des canards et à discourir dans les réunions... Et ils s'en tirent aussi bien, et même mieux, que les fils à papa qu'on a gavés d'instruction dans les lycées.

La conséquence de ce changement, les camaros l'ont tâchée du doigt : le *Pavillon des princes* se farcit de prolos, au lieu des beaux merles qui s'y pavanaient sous Badingue.

Du coup, les jean-foutre de la gouvernance se sont tenus ce raisonnement : « Maintenant qu'au lieu de nos fistons, il n'entre guère à Pélago que des ouvriers, on peut serrer la vis du règlement... Si, par exception, un bourgeois s'y égare, on en sera quitte pour faire des exceptions à son égard. Avec l'égalité y a toujours des accommodements... »

Sitôt dit, sitôt fait, mille bombes !

Les jean-foutre se sont attelés à tourner la vis du règlement. D'abord d'un cran, ... puis de deux... Ils sont maintenant au dernier cran, — il ne leur reste plus qu'à étrangler les bons bougres qui font de la rouspétance.

Les preuves de ce que je dégoise ?

Les voici, nom de dieu !

Premier cran. — Autrefois les condamnés pour délit de presse faisaient toujours leur temps à Pélago. Maintenant on ne les y laisse que s'ils n'ont qu'un an. Au-dessus, on les embarque pour Clairvaux, où se trouvent actuellement : Berthault qui tire deux ans comme gérant du *Père Peinard* ;

Couret, condamné à 15 mois pour un article de *l'Égalité*, et Bourguier, condamné à deux ans pour un discours prononcé en réunion à Roims.

Une remarque à noter : autrefois, comme c'était des petits bourgeois qui étrennaient, les juges avaient la main moins lourde, ils ne foutaient pas la haute dose, — aujourd'hui, ils ne s'en privent pas !

Deuxième cran. — Autrefois on prévenait poliment les journaliers d'avoir à se rendre à Pélago : ils choisissaient leur jour et leur heure.

Maintenant, c'est plus ça ! Dejoux et Mayence, tous deux gerants du *Père Peinard* furent coffrés sans être avertis. De même, y a deux mois, le copain Durey fut arrêté à Dijon, avant qu'on lui ait signifié son jugement.

Troisième cran. — Autrefois, les amis des prisonniers entraient à Pélago à toute heure de la journée ; ils montaient dans les cellules et pouvaient boulotter ensemble.

Maintenant y a un parloir où vont les amis, et la famille à seule l'autorisation d'aller dans la cellule du détenu.

Y a même plus raide que ça, mille bombes ! Le copain Durey ne peut voir personne. On n'a autorisé sur sa liste que ses parents... qui habitent Dijon.

Tous ses amis, oui, tous, nom de dieu ! Tous, ont été biffés.

Arrêtons-nous sur cette dégoûtation !

Encore un mot, pourtant : autrefois tous les journaux entraient à Pélago.

Maintenant le *Père Peinard* y est interdit et on ne laisse passer que le supplément de la *Révolte*.

Voilà le régime que les anarchos subissent au *Pavillon des princes*.

Je dis les anarchos, et j'appuie dessus, car le serrage de vis n'est que pour eux.

A preuve Drumont.

Drumont a été condamné pour avoir débîné le jean-foutre Burdeau.

Drumont est un sacré réac qui gueule après les youtres pour détourner le populo de manger les richards chrétiens, ... ou pas chrétiens. C'est un rude jésuite. Avec ses airs pommades, il englué son monde et se fait passer pour un mossieu plus chouette que les journaliers républicains.

Drumont étant un bourgeois qui a de l'oseille, il était évident que le règlement ne lui était pas applicable.

Il n'a pas subi le deuxième cran : on l'a prévenu à l'avance et il s'est rendu à Pélago escorté de ses amis.

Plus espatrouillant : il avait marqué sa cellule à l'avance ! Escorté du gardien-chef il les avait toutes passées en revue, et choisissant celle où était Habert, le gérant de la *Révolte*, il avait dit : « Celle-là me botte ; c'est celle-là que je veux... »

Turellement, en beau mufle, Drumont ne demanda pas à Habert de lui céder sa cellule ; il donna ordre au directeur de le faire déloger.

Maintenant Drumont se carre à Pélago, dans la cellote d'Habert : il reçoit dans sa chambre qui il veut, — le troisième cran,

pas plus que les autres, n'existe pas pour lui.

Et ce Sylvio Pellico à la manque, — qui n'a de commun avec le vrai Sylvio que la bigotterie, — raconte mielleusement dans son journal que les anarchos qu'il a pour voisins sont pas des mauvais bougres.

Ohé, le jésuitard, tais ta gueule ! On ne coupe pas dans tes boniments.

Drumont, réac et cafard, choyé à Pélago ;

Les anarchos subissant toutes sortes de rosseries ;

C'est la meilleure preuve que la République est une vache.



LA GRANDE TROUILLE

Pas besoin de vous dire, les aminches, que la colique est bougrement loin d'avoir lâché les jean-foutre de la haute.

Je pourrais en dégoiser jusqu'à plus soif en racontant toutes les couillonades et toutes les crapuleries qui ont été la suite de l'explosion.

Turellement, illico, les juges ont foutu leur racaille en campagne pour paumer celui qui a fait le coup. Ils ont fait chou blanc, nom de dieu !

Sur la demi-douzaine d'arrestations qu'il y a eu, la plus sérieuse a été celle d'un anarcho étranger nommé Raabe, sur lequel y a même pas un semblant de soupçon. On l'a sucré place Maub. Les premiers jours, les quotidiens ont raconté qu'on avait saisi dans sa piôle des tas de produits chimiques. Une fois qu'on a eu analysé ces bricoles, il a fallu en rabattre bougrement ! Le plus dangereux des produits barbottés chez le pauvre gas s'est trouvé être un flacon d'*huile antique* pour se pommader les cheveux.

Quoique ça, Raabe reste coffré !

Par exemple, si on n'a pas trouvé celui qui a fait le coup, on a mis la main sur pas mal de petites marmites. Et toujours, c'est avec une chiée de précautions qu'on les a trinquées au laboratoire municipal, malgré la sacrée odeur qui s'en dégagait. Car, en effet, dans la plupart, c'est de beaux étrons confits qu'on dégottait dans les petites marmites.

Des fourbis rigouillards aussi, c'est de voir des sergots, droits comme des manches à balai, monter la garde à la porte des belles maisons où perche quelque jean-fesse. C'est à qui se fera protéger, cré pé-tard ! Y a pas un charognard qui n'ait sur la conscience quelque crapulerie contre le populo qui ne supplie Lozé de lui foutre deux chandelles devant sa porte.

Majs, le plus esclaffant, c'est les histoires de Q. de Beau Repaire et du beureau.

Le proprio du grand Q. est en chamaille avec ses locatos qui ne veulent plus rester dans la baraque et ont tous donné congé. L'affaire s'est plaidée au tribunal civil, et je crois bien qu'on a envoyé dinguer les locatos.

Mais à ce propos, on a débiné un truc : Quand le grand Q. aménagea dans sa nouvelle piôle de l'avenue Kléber, les quotidiens publièrent la babillarde d'un locato qui gueulait bien fort qu'il n'avait pas le trac, et que s'il fallait être bombiflé, il serait heureux de sauter en si belle compagnie que celle du grand Q.

Or, on vient d'apprendre que ce locato vantard avait déménagé, puisqu'il occupait l'appartement où perche maintenant le grand vilain.

Et l'histoire de Deibler, elle est tordante elle aussi !

Rue Vicq d'Azir on a soupé de sa sale tronche. Voilà que le bourreau se fout en quête d'une tourne ; il finit par dégouter son affaire avenue de Saint-Mandé, se fait signer sa location et court illico la faire enregistrer.

Quand le proprio a su qu'il avait loué sa piôle au bourreau, il a voulu casser le bail.

Ça va se plaider, aussi !

Et le proprio est d'autant plus à cran que tous ses autres locatos lui ont subito foutu congé.

Tonnerre de Brest, voilà des fourbis qui sont rupinskoff : le dégoût, mêlé d'un peu de trac, qu'inspire toute cette vermine de la haute, est un bon signe !

COUPS DE TRANCHET

Culine, le condamné de Fourmies vient d'être foutu en liberté, — tant mieux !

Il vient aussi d'être nommé conseiller d'arrondissement à Roubaix, — tant pis !

La grande volerie de Panama, où tant de millions et de millions ont passé des poches des niguedouilles dans celles de Lesseps et de ses amis, prend une nouvelle tournure :

On parle de poursuivre en correctionnelle quelques-unes des plus grosses fripouilles,

Battage, nom de dieu !

C'est pour foutre de la poudre aux yeux des gogos et préparer une nouvelle flouterie : ça fera un procès du même tonneau que celui à Wilson.

Une autre crapule à qui les juges cherchent pouille c'est Lebaudy, le gros fabricant de sucre.

Tant qu'il ne fait que voler les prolos, — ou même les assassiner, — la gouvernance le protège.

Mais le bandit a les pattes si crochues qu'il vole aussi le fisc : on lui réclame 300 milles balles que grâce à des mic-macs, il a fait passer à l'as.

Qu'on le condamne ou qu'on l'acquitte, je m'en tamponne le coquillard. Pardienne, que les 300 mille balles soient dans la poche de Lebaudy ou dans celles des grosses charognes de l'Etat, c'est kif-kif pour le populo.

C'est deux loups qui se disputent un os de mouton !



Après avoir parlé des semailles, de l'hiver qui s'avance, voilà ce vieux cecillon de Cantinolle, un insurgé de 1852 que Badinguet envoyait en Afrique après le chabannais des culs-terreux, qui m'interpelle sur le Dahomey.

J'étais dans mon champ, profitant du petit été de la Saint-Martin pour y donner le coup de fion, — car, de même qu'on sème l'idée, il faut semer le grain qui donne le bricheton.

« Eh bien, père Barbeusou, qu'le me fait, le gobes-tu pas ce brave Dodds, qu'on fait général de brigade ? Ah, il le mérite bien ! Et t'as vu les canards ? Y a une dépêche annonçant la prise d'Abomey ; triomphe complet !

— Ah merde, sacré loufoque, je vois bien que t'as envie de te faire engueuler avec ton maudit Dodds, qu'on a fait général de brigade... C'est général de brigands, qu'il faut dire.

— Ah, le foutu anarcho de malheur ! Mais ne vois-tu pas que c'est la défaite de la barbarie et la victoire de la civilisation ?

— Victdaze ! Oui, j'aurais de la fiante plein les quinquets si je ne m'en apercevais pas. Un galonnard qui fusille les femmes, qui annonce son intention de foutre le feu à Abomey et à Cana, qui se fait la main en ravageant les villages ; un salaud qui fait achever les blessés sur le champ de bataille, — c'est les canards bourgeois qui te racontent sans honte ! — un tel monstre est bien la fine fleur de la civilisation.

— Allons, grincheux, t'emballes pas. A la guerre comme à la guerre. Tu sais bien, nom d'un foutre, que ces moricauds sont des sauvages ? Fallait bien lui foutre une leçon à cet escogriffe de Béhenzin ?

— Au diable tes leçons !... Tiens, tu te laisses monter le bobéchon avec les menteries dégueulasses sur les cruautés de la cour du Dahomey : les cabochoes plantées sur des piquets, les négros enterrés tout vifs... Pétard de dieu, ceux qui nous racontent ça ont les larmes bougrement faciles, — quand il s'agit des moricauds, — ça ne les empêche pas de faire pareil. Va, sans sortir de France, ils torturent et assassinent le populo ; seulement, ils y foutent des façons, se mettent des gants.

Oh là là, de ce que fait Behanzin au Dahomey nous ne savons que ce qu'on nous fait croire. Mais foutre, de ce qui se passe en France, nous en sommes trop sûrs !

Behanzin tranche des cabochoes ? — Il n'est pas le seul : sous le règne de sa Jean Foutrière Carnot, l'affreux Deibler en a coupé quelque chose comme 260.

Et puis, mille bombes, as-tu oublié qu'un copain du sabreur Dodds, le fameux Archinard donnait une prime à qui lui portait cinq têtes de négrillons ? Ça s'est passé au Soudan, un pays à côté du Dahomey.

Ben oui, les cochons de bourgeois gobent Archinard ! — et ils gueulent comme des chats qu'on échaude pour quelques roussins foutus en compote avec une bombe a lressée au baron Reille...

— Oh ça, c'est un crime hileux, père Bar-

bassou, t'as beau être anarcho, c'est pas des coups à approuver.

— Attends un peu, ma vieille ! Si c'est chose dégoûtante de foutre en bouillie cinq ou six sergots, que diras-tu de l'expérience des obus à la mélinite, foutant en charpie des foulitudes de Dahoméens : une marmelade plus noire que du bouillon de fèves, et tellement puante avec la chaleur de là-bas, que le salaud de Dodds, dont le cœur est aussi racorni qu'une oreilume, a dû faire reculer ses trombades pour ne pas les asphyxier.

— Mais, nom de dieu, rebiffe mon Cantinolle, Dodds travaille pour la France ; tandis que les autres... je veux pas seulement dire, sacré dieu !... Comment t'es-tu foutu avec ces malfaitours ?

— Ah oui, c'est pour la France !... Vieille ritournelle, mon cochon. C'est pour la France, mais c'est contre les Français, puisque déjà trois cents d'entre eux ont laissé leur peau dans ce pays du diable, et un millier viennent d'en être ramenés aux trois quarts morts des maladies.

Alors, pour toi, sacré loufoque, la France c'est ces deux mercantis de Marseille, Régis et Fabre, qui grinchissent les pauvres malblanchis du Dahomey, et qui, ne pouvant les filouter à leur aise, veulent que notre gouvernement s'empare du pays pour forcer les pauvres bougres à acheter leur camelote... Et à l'acheter rudement cher, vingt dieux ! Car en retour faudrait qu'ils se laissent barboter toutes les richesses de leur patelin.

Les missionnaires sont aussi de la fête : ils aideraient à châtrer les négros, à les abrutir kif-kif des bécasses, pour que les autres puissent mieux leur bouffer la laine sur le dos. De Mun, le socialo crétin, a parlé pour le massacre des Dahoméens, — lui qui autrefois faisait du pétard contre la charognerie du Tonkin.

Toi, qui turbines comme moi, le gouvernement soutra-t-il les trombades à ton service, si on vient te faire des mistouffles ?

Macacho ? Il ne les donne qu'aux Régis et Fabre de Marseille, ou bien aux Léon Say de Decazeville, et aux Reille de Carmaux.

Ces gros matadors, c'est la France ! — Nous autres, brigands de dieu, nous sommes du bétail.

C'est comme ça, vieux ! C'est pour la même cochonnerie qu'on a envoyé des troupes à Carmaux et au Dahomey.

Seulement, sans dieu, les Dahoméens n'ont pas fait comme les gueules noires de Carmaux ; ils ne se sont pas laissé faire sans défense. C'est des rudes gas ; ils se défendent chouette ! Ils ont foutu plus de trois cents hommes les quatre fers en l'air, sur 2.500. Crédiu, ils en déquillent !

Et foutre, ils ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air. Ils savent bien que les simples pousse-cailloux ne viennent pas les emmerder de bon gré ; aussi c'est les officiers qu'ils visent, — ils en ont déjà foutu une belle tapée par terre, et si tous n'y sont pas déjà passés, c'est parce que les birbes galonnés et panachés se tiennent à l'écart.

— Allons, mille pétards, je vois qu'il n'y a pas plan de s'accorder. Tu bavasses comme un avocat, depuis que t'es devenue le collabo du père Peinard, et t'as tout le temps raison. Mais, ça n'empêche pas que t'as beau trouver rossards les procédés de notre armée, moi je ne trouve pas chics ceux de tes aminches faisant sauter des maisons.

— Que veux-tu, la situation n'est pas la même. D'un côté c'est des types armés et capassés qui s'en vont canarder chez eux des moricauds qui ne demandent qu'à se tenir tranquilles. De l'autre...

quilles. De l'autre côté, c'est quelques zigues à poil, (peut-être un seul !...) qui s'attaquent à des seigneurs, puissants par la fortune, et qui outre ça, ont prisons, juges et baïonnettes pour eux. De ton côté, c'est les forts qui s'en prennent aux faibles ; de notre côté, c'est les faibles qui s'en prennent aux forts... Tu me diras que c'est les larbins qui écoppent à leur place ; mais aussi, pour quoi se foutent-ils lèches culs des richards ?

Beaucoup trouveront que ce qui leur arrive est pain bénit et que la dynamite déblaie pour l'avenir, tandis que les obus à la mélinite, les massacres du Lebel et les incendies du général Dodds puent la sauvagerie et nous ramènent en arrière... »

Ainsi finit ma causette avec Cantinolle. Mais, nom de dieu, y a pas plan de convaincre ce vieux tétu, il restera gourde toute sa putain de vie.

Le père Barbassou.

LA CHASSE AUX ANARCHOS

A Paris, plusieurs zigues d'attaque ont été coffrés pour avoir fait du fouan dans la rue, avoir gueulé « Vive l'Anarchie », et approuvé carrément la dynamitade du commissariat.

Outre ça, Zévaco vient d'écopper de six mois de clou pour son discours de la salle du Commerce. Il a eu beau démontrer qu'il n'avait pas dit ce qu'on lui reprochait, les potirons n'ont rien voulu savoir.

A Rocroi, les chouettes fleux de Revin viennent aussi d'écopper : Bouillard a ramassé trois mois de prison, Clamart et la bonne bougresse Routa, quinze jours chacun.

A Bourges, Fortuné a été coffré à la suite d'une réunion qui a suivi sa condamnation. On va le faire passer en correctionnelle pour s'être foutu de la fiote du quart d'œil dans l'exercice de ses sales fonctions.

A Reims, Henry Dupont a ramassé deux ans par défaut pour une réunion faite à Damery ; on avait relevé contre lui toute la chiee des excitations. Le pierrot Lamarre, le socialo à la manque de la *Révolution Champenoise*, a servi de témoin à charge : il a été aussi dégueulasse que l'avocat bécheur, — c'est tout dire.

Dans la même séance on a condamné un autre copain, Meunier, à six mois de prison pour cris séditionnels et excitations à des troubadés.

A Lille, une floppée de copains ont été arrêtés l'autre jour dans leur piote, à Fives. On les accuse d'avoir choppé des pommes de terre dans les champs.

Nom de dieu, s'ils avaient eu de quoi se caler les joues, ils n'auraient pas été marauder !

A Londres, la jugerie de Francis a été encore retardée ! Véritablement, c'est à se demander si les enjuponnés anglais se foutent de sa fiote.

Au dernier moment, j'apprends que le jugeur anglais vient d'accorder l'extradition de Francis. Y a pas mèche d'en dire plus long aujourd'hui !

A Milan, on a foutu le grappin sur Zodaxa et on l'a expulsé d'Italie ; on l'a conduit à la frontière autrichienne.

Cré tonnerre, voilà une sacrée ribam-

belle de copains paumés ! Mince d'abatage. Par exemple, si les crapulards de la haute se figurent arrêter le mouvement par ces persécutions, — ils sont rien daims !

FOURBIS MILITAIRES

A Nancy, à l'occasion du départ de la classe, des placards anarchos ont été collés sur tous les murs de la ville. En voici un extrait que je pige dans un quotidien :

« Jeunes soldats, vous êtes appelés à devenir les défenseurs de la classe dirigeante et à être, forcément, les ennemis des prolétaires. Le peuple, souffrant et patient au delà de toute imagination, ne demande pas du sang à boire et du plomb à manger, mais un peu plus de ce pain qui lui est arraché par les voleurs autorisés du pouvoir, les exploités.

« Donc, si vous ne voulez pas écouter la voix des hommes sincères qui vous parlent en ce moment, massacrez ce peuple avachi qui comprend à peine ses droits, tuez vos pères et vos mères, vos frères et vos sœurs ! Mais, au contraire, si vous avez conscience du métier ignoble que l'on vous fait faire, retournez-vous sur les Freycinet et sa clique pour venger Fourmies et les autres massacres.

« Oui, camarades ! venez à nous pour faire de nous des frères et des hommes, libres et indépendants.

« Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution ! A bas la patrie ! »

..

A Compiègne, un conscrit a fait de la rouspétance : on les avait alignés sur deux rangs et le sous-off aliait donner l'ordre de se foutre en route quand il a reluqué de travers le gas en question et l'a réprimandé.

Au lieu de calmer le conscrit ça l'a émoustillé de plus belle et sortant des rangs il s'est foutu à gueuler : « A bas l'armée ! Vive l'Anarchie ! »

Puis sautant sur le galonné il lui a bourré la gueule, — jusqu'à temps que des couillons l'ont maîtrisé pour le conduire au poste.

..

A Lyon, Dufournel qui fut arrêté à Paris en même temps que Parmegiani, vient de passer au Conseil de guerre comme déserteur.

Après toutes les ragougnasses légales on a passé à son interrogement et comme le galonnard qui faisait les fonctions de jugeur disait que le père de Dufournel est mort de chagrin de savoir son fils déserteur, le gas l'a démenti carrément :

— Pas vrai ! Il est mort de faim ! Et il a ajouté : Comment ne serai-je pas anarchiste, c'est le seul parti possible qui puisse soulager mon existence. »

Après avoir chouetteusement exposé ses idées, il a conclu en disant : « Je suis anarchiste et le serai toujours ; mais jamais je ne serai soldat ! »

Turellement, un gas aussi crâne devait être salé ferme : on lui a foutu cinq ans de travaux publics.



LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

ÇA SE MIJOTE !

Saint-Etienne. — Le compagnon Tennevin a été arrêté samedi dernier au moment où il arrivait du Chambon et se rendait à la gare pour prendre le train allant à Roanne.

Son crime ? C'est d'être descendu du tramway et d'avoir traversé St-Etienne !

En effet, en plus de la prison qu'il vient de purger, il est interdit au copain de séjourner dans une tapée de villes : Saint-Etienne est du nombre.

Mais foutre, Tennevin n'a pas séjourné à Saint-Etienne !

Oh, les roussins ne regardent pas de si près ; ils le guignaient à la descente du tramway et l'ont arquepincé illico. Ensuite on l'a fait passer à condamnation et il a ramassé vingt-quatre heures de prison.

C'est du moins ce que me jaspine un camarade, car si je m'en rapportais aux sales quotidiens, Tennevin aurait attrapé *un an et un jour*. L'erreur vient probablement de ce que les journalisteux ont pris leurs désirs pour la réalité : les jean-foutre qui dégobillent dans les pissotières du journal *La Loire* ont réclamé la haute dose. Si Tennevin n'a pas eu *cinq ans de prison*, c'est pas de leur faute.

Cinq ans de prison pour traverser une ville !

Nom de dieu, c'est à se demander à quelles charognes on a à faire.

Vrai, ces cochons de journalisteux sont pour le moins aussi vaches que les juges.

Ce qui les rend si infects, c'est que le mouvement anarchiste, au lieu de disparaître, ne fait que croître et embellir.

Surtout dans la Loire, mille tonnerres ! Le policier Lépine, qu'on a bombardé préfet a bien fait des pieds et des pattes contre les anarchos, — autant aurait valu qu'il pisse dans un violon !

La propagande n'a pas cessé de ronfler dur et ferme, cré pétard. A preuve la petite récapitulation de ces derniers mois :

En mars, le *Père Peinard* a annoncé la reconstitution du groupe *Alliance* qui s'est tout de suite attelé à l'organisation d'une bibliothèque et s'appretait à foutre son grain de sel dans les élections et le 1^{er} Mai.

Mais, en avril, la moitié des membres du groupe, — tous ceux connus par la police, — étaient arrêtés et moisissaient deux mois et demi en prison. Ils furent relâchés grâce au potin que firent les copains restés libres, dénonçant la crapulerie des enjuponnés dans une chouette affiche que tout le populo lut et approuva.

Aux élections municipales, ce fut un syndicat qui ayant ses intérêts menacés par l'élection d'un candidat socialo, gueula contre le suffrage universel.

Ensuite y eut plus riche besogne : le 26 août, un membre du groupe, Rullière, tira quatre coups de revolver sur le gouverneur des mines de Vilers.

Le groupe profitait de l'occase pour distribuer dans tout le bassin houiller une vingtaine de mille de manifestes, expliquant les motifs de l'acte du copain.

Enfin, le 1^{er} novembre, de galbeuses affiches, placardées sur tous les murs de la ville, montraient aux bons bougres tout ce

que les anarchos pensent de la politique et des élus. Turellement, les roussins les raclèrent, mais trop tard, nom de dieu!

Ajoutez à cette propagande les conférences de Tennevin à Rive-de-Gier, Saint-Chamond et le Chambon, où sont maintenant constitués des groupes, ainsi qu'en Champagne et Bellevue (qui sont des faubourgs de Saint-Etienne).

Ajoutez-y encore une quantité de placards et de brochures répandues dans les ateliers. Sans compter que les anarchos ont su se faire gober dans les corporations et que beaucoup de gas des partis socialistes et ouvrier se rapprochent d'eux.

Tout ça, mille dieux, prouve que les journaliers vendus gagnent bougrement leur argent : ils braillent après les anarchos, craignant de perdre les saucisses qu'ils ont en guise de collier.

D'ailleurs, songez donc, ça se mijote ferme ! Pour faire la guerre au pot de fer, voici qu'au lieu du pauvre vieux pot de terre, de petites marmites entrent en danse....

Bast, toutes les criaileries des journaliers n'empêcheront pas la propagande anarchote de ronfler !

Et pour ne pas flémarder, le groupe l'*Alliance*, entre autres projets, met à l'étude de ses prochaines réunions la publication d'un manifeste-programme qu'il se propose de rédiger aussi clair et aussi complet que possible, — et de répandre par foultitudes.

C'est les charlatans de la haute qui feront une sale poire !

Et c'est pas qu'à Saint-Etienne où ça boulotte dans les grands prix !

Voici que de **Casteljaloux** il m'arrive des tuyaux rupinskoff :

Jeudi soir, le copain Meunier de Nantes, venant d'Agen, Villeneuve, Barbaste, s'est arrêté à Casteljaloux, où il a dégoisé devant deux cents prolos.

Il n'a pas eu à se fouler la rate pour prouver aux gas qui l'écoutaient que la gouvernance et les richards s'entendent comme cul et chemise contre les bons bougres, et que pour mettre du beurre dans nos épinards il s'en va grand temps de les foutre les quatre fers en l'air.

Deux types qui se calent les joues comme des cochons, et dont le ventre ne fait pas de plis, ont rouspété en entendant le copain affirmer la nécessité du grand travail.

Mille dieux, ils ont été rembarrés de la bonne façon, et engueulés par le populo qui buvait du petit lait en écoutant la causerie révolutionnaire.

Bonne ouvrage, nom de dieu ! A la suite de la conférence, le groupe de Casteljaloux a pris de la vigueur, et un nouveau s'est monté à Barbaste.

MINCE DE PHILANTROPIE

Limoges. — Un bon bougre de porcelainier m'écrit au sujet de la Société de secours mutuels des peintres, dont il fait partie, et où se passent des choses pas propres.

Voici le fait : il y a deux ans, le receveur détournait cinq cents balles ; on découvrit le fourbi, il remit la braise et on passa l'éponge ; il est encore receveur. Rien à redire là-dessus, c'est bien.

Mais voici autre chose : il y a quelques jours un des secrétaires adjoints détour-

naît la somme de dix francs ; on l'a exclu à la presque unanimité, sans discussion.

Bien mieux, le président de la réunion a collé quarante sous d'amende au bon bougre qui m'écrit, coupable d'avoir demandé la parole afin de savoir pourquoi on a deux poids et deux mesures.

Il n'est d'ailleurs pas le seul amendé, nom de dieu ! Y en a une demi-douzaine dans son cas, pour des couillonades de rien. Y en a même à qui on colle six mois de suspension de traitement. C'est-à-dire que s'ils viennent à être malades dans cet intervalle ils peuvent se taper pour les soins.

Mais alors, les cotisations qu'ils ont versées sont un véritable barbotage !

Foutre oui ! Et il m'est avis que du pauvre bougre exclu pour ses dix balles, et de la Société en question, — le plus voleur n'est pas le pauvre bougre ! En effet, y a quelques dix ans qu'il casque ses cotisations, et on le fout à la porte sans lui rendre un radis.

Le rigolot, c'est que le président de cette Société se dit social et révolutionnaire. Il n'a pas de toupet !

Le comble c'est que cette Société philanthropique a pour la diriger un ex-peintre, secrétaire du commissaire central.

Belle salade, nom de dieu !

Ce que j'en dégoise, les camaros, c'est pour prouver que ces trucs philanthropiques que les bourgeois préconisent pour nous détourner de la Sociale ne sont que des attrap-nigauds.

SALOPISE DE CONTRE-COUP

Vienne. — On ne saura jamais toutes les infections qui se passent dans les bagnes industriels. On a pas fini de botter le cul à un de ces salauds, soit contre-coup, soit patron, qu'il faut recommencer sur un autre.

Cette fois, nom de dieu, c'est du bain Bouvard qu'il s'agit : Y a un sale mossieu nommé Saby qui remplit les fonctions de garde-chiourme.

Les pauvres bougresses qu'il emploie pour le travail de nuit sont en butte de sa part à toutes sortes de vilénies. Les mères de famille qui laissent les gosses à la pièle la nuit, pour gagner un bout de pain, sont traitées comme les dernières des pouffasses.

La semaine dernière, au beau mitan de la nuit, le Saby s'amène saoul comme un porc ; il avait cent sous dans le creux de la main et voulait qu'une bonne bougresse cède à ses infectes propositions.

« Avez-vous fini vos cochonneries bougre de salaud ? Que lui répond l'ouvrière. Si vous continuez, je vous fous quèque chose sur la gueule... » Et comme le type montrait toujours sa pièce de cent sous, la bonne bougresse lui dit en deux mots qu'elle se foutait autant de lui que de son pognon.

Turellement, comme toujours en pareil cas, l'ignoble salaud s'est vengé en faisant des mistoufles de toutes sortes à celle qui n'avait pas voulu subir ses caprices. Seulement, la copine n'est pas seule ; elle en toucha deux mots à son homme qui vint illico attendre le type et lui administra une raclée aux petits oignons. Puis, sans perdre de temps, il s'en va trouver l'exploiteur et lui raconte l'histoire de fil en aiguille.

« Je veillerai à ça, répond l'exploiteur Bouvard.

— Non, non ! C'est pas demain, c'est tout de suite qu'il faut voir à ça. Faites venir votre contre-coup et on va s'expliquer ; vous verrez la vérité séance tenante. »

Serré de trop près, l'exploiteur envoya promener le bon bougre, qui, avant de le quitter, lui cracha son fait en pleine gueule : « Vous ne valez pas mieux que lui, vieux salaud, et on vous fera votre affaire, tout comme à votre fumier de contre-maitre... »

Là-dessus, le bon bougre est parti faisant claquer les portes, et il ne se gêne pas pour dire à qui veut l'écouter qu'il n'y a de vraie justice que celle qu'on se fait soi-même.

Puisque je suis à parler de ce qui se passe à Vienne, que j'inscrive deux lignes de rectification :

Le fils de Gandy, à qui le *Père Peinard* a dit deux mots dernièrement, me prie de déclarer qu'il n'a plus rien de commun avec son vieux salaud de paternel.

SALE CONTRE-COUP

Troyes. — Un fils de garde-champêtre devenant contre-coup, — ça donne raison au proverbe « bon chien chasse de race. »

Celui dont je jaspine, fiston d'un garde-champêtre de Sainte-Savine, est actuellement contre-coup à l'imprimerie d'un canard radigaleux, le *Petit Troyen*.

Chaque fois que les prolos qu'il a sous la coupe essaient de tirer un peu sur leur licol, il les fout à la porte comme des malpropres.

Il vient de repiquer au truc. Et cette fois il a été d'autant plus salaud qu'il choisit le moment où l'hiver arrive pour les priver du travail qui les faisait boulotter.

Nom de dieu, c'est décidément un agent provocateur de gros calibre que cet exploitateur !

C'est lui qui ferait une sale gueule s'il recevait la tatouille qu'il a provoquée... Crédiu, ça lui assouplirait sûrement le cuir, et peut-être qu'aussi, ça lui adoucirait les mœurs.

CHOUETTE, PAPA !

Cherbourg. — Si ça va de ce train, nom de dieu, les ouvriers de l'arsenal vont devenir gras comme des petits cochons.

« Y a des ronchonnes, du genre du père Peinard, qui braillent que les grosses légumes ne font rien pour le peuple. Attendez un peu, mes salauds, on va vous prouver le contraire... »

C'est la ruminade que s'est faite le jean-foutre Burdeau, un fricotteur numéro un, bombardé ministre de la marine parce qu'il a l'habitude de pêcher en eau trouble.

Comme les élections approchent, les députés des départements maritimes sont allés le trouver pour qu'il fasse quèque chose. Turellement, Burdeau leur a fait risette et pour finir leur a promis que pour l'année 1894, les ouvriers maritimes seront augmentés d'un sou par jour !! Le ministre aurait bien voulu promettre deux sous par jour, mais, ça serait trop s'avancer.

Na, qu'on dise maintenant que la République ne fait rien pour le populo ?

Sont-ils veinards les ouvriers des arsenaux ! Nous sommes à la fin de 1892 et dans un peu plus d'un an, c'est-à-dire en 1894, leur paye sera augmentée d'un sou par jour.

Nom de dieu, ils vont s'en faire pêter la sous-ventrière... A moins qu'ils ne préfèrent crever la bedaine des grosses légumes.

CHARITÉ CRÉTINE

Quand par hasard y a quèque part un ratichon qui semble avoir deux liards de vertu dans la panse, on le fait mousser et il sert à faire endurer les mauvais.

Ah, foutre, c'est pas moi qui y coupe ! Aussi, nom de dieu, je voudrais que tous les cléricochons fussent du même tonneau que celui de **Jonvelle**, un petit patelin des Vosges.

L'ancien a clampsé dernièrement ; aussitôt le gros mitré de Besançon lui a foutu un successeur-espatriouillant, un vicomte, — rien que ça de chic !

Les bigotes du pays n'en vivent plus, cré tonnerre, elles sont toujours à ses trousses, lui sucent la jupe et pour un peu lui baiseraient le cul.

Lui, il se fout d'elles jusqu'à la gauche. Il a de la foi... autant qu'un veau.

Toutes les semaines c'est chez lui des ripailles à chier partout : toute la cléricaille du patelin et des environs, radine comme une nuée de corbeaux.

Le camaro qui me raconte la chose finit en me demandant : « Cet animal ferait-il pas mieux de distribuer ses pélos à des pauvres bougres qui crèvent de faim et de froid ? »

Evidemment, la belle galette serait mieux employée ainsi. Seulement, l'ami, tu perds de vue le précepte chrétien : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Ton ratichon le pratique grande largeur, et il ne pensera aux autres que lorsque les pauvres bougres emmancheront une trique au bout de leurs bras.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— *Groupe Libertaire du XIV^e*, réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, rue Pernety, 61.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 66, rue-Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— Les *Egax Club* libre d'études sociales du XX^e informent les compagnons que les réunions n'auront plus lieu salle Firino.

Un avis ultérieur indiquera le nouveau local.

Les *Egax* ont décidé la publication d'un placard mensuel de propagande internationale anarchiste. Adresser toutes communications aux compagnons Petitjon, 2, rue d'Allembert, à Montreuil-sous-Bois, et E. Job, 8 impasse de la Loi, Paris.

— Les compagnons anarchistes de Paris et

de la banlieue sont priés de faire tout leur possible pour se trouver dimanche 20 novembre, à deux heures précises, de l'après-midi, salle d'Apollon, 25, rue de la Gaîté, à Montparnasse pour une communication de la plus haute importance.

— Le groupe de propagande de Paris des 5^e et 13^e convoque tous les compagnons, le samedi 19, à huit heures et demie du soir, aux Vendanges de Bourgogne, 19, rue Pascal.

Alger. — Les compagnons qui désirent le *Père Peinard* peuvent s'adresser à Pelegrin, café du Globe, place Bresson.

Marseille. — Toutes les publications anarchistes et socialistes, journaux, brochures et chansons, sont en vente chez Marius Gauchon, kiosque du Cours Belzance.

Le Havre. — Hamelin, 16, rue des Vieux, crie le *Père Peinard*.

Damery. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Anon, à Epernay et tous les environs.

Terrenoire. — A la demande de plusieurs groupes du Midi, le compagnon Dumas doit très prochainement entreprendre une tournée de conférences. Les groupes avec lesquels il n'a pas de correspondances et qui désireraient qu'il s'arrêtât dans leur localité sont priés d'écrire le plus tôt possible à l'adresse ci-dessous, afin qu'il puisse fixer son itinéraire de Saint-Etienne à Toulon, etc.

Adresser lettres et communications à A. Dumas, modéleur à la Petite-Cheminée, à Terrenoire (Loire).

Amiens. — Dimanche 27 courant, de 5 à 7 h. du soir réunion des anarchistes, 64, rue du faubourg de la Hotoie, chez Lévêque.

Sujet en discussion : de la Propriété.

— La *Révolution* et le *Père Peinard* sont en vente à la librairie Richard, 27, rue de la Hotoie.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Saint-Denis. — Les compagnons de la banlieue sont avertis que les réunions auront lieu dorénavant chez Godefrin, 128, avenue de Paris, les samedis, à 8 h. 1/2 du soir.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

Avignon. — Tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, réunion du groupe les *Libertaires Vauclusiens* au café de Champfleuri, derrière la gare des Voyageurs.

Communications diverses, causeries et concert.

Carcassonne. — Le samedi soir, réunion du groupe *l'Hydre Anarchiste*, café de la Bourse, au premier étage.

Narbonne. — Le groupe les *Exploités*, réunion tous les jeudis et dimanches à huit heures du soir, au local convenu.

Les travailleurs sont invités à venir discuter avec nous les théories libertaires.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Saint-Chamond. — Les « Amis de Ravachol », tous les samedis soir et le dimanche matin, réunion au local convenu.

Vienne. — Les anarchistes de Vienne adressent au compagnon E. Reclus l'expression de leurs sentiments de solidarité pour la rectification à la lettre mensongère publiée sous son nom, par la presse vendue à la bourgeoisie et gouvernementale, au sujet de l'explosion de mardi.

Roubaix. — Réunion des anarchistes de la ville et des environs, tous les samedis à huit heures du soir et les dimanches à six heures du soir, au local habituel, 144, rue d'Inkermann.

PETITE POSTE

L. Montpellier — D. Vienne (2) — J. R. Grenoble — D. Blanzay — D. Bessèges — D. Alger — V. Lodève — C. Argenteuil — C. Senmur — E. Fontenay — O. Beauvais — M. Auxerré — G. Nazaire — A. Estagel — D. Calais — B. Combe — B. Valence — B. L. Mans — A. Damery — F. Amiens — C. Dijon — H. Havre — M. Genève — S. Tarare — C. Reims — P. Lyon — C. Roubaix — V. Vaise, reçu galette, merci.

— X. Puteaux. — Passe à la turne.

— Les compagnons en communication avec Ducros Marius, à Bessèges, sont priés de le plus lui écrire, il quitte Bessèges.

— L. Castres. — Camalet doit toujours être à Mascara ; je n'ai pas de ses nouvelles.

— Féraud demande à Louis Gilbert s'il a reçu sa lettre du 20 octobre ?

— La compagne Colas, demeurant 33, rue Baleville, Villefranche (Rhône), demande à Raoul Rollach s'il est toujours à la même adresse.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne sautez pas, nom de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?

Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire éclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la boustifaille.

C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne).

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du Père Peinard, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

EN VENTE

aux bureaux du « Père Peinard »

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques-Roux..... 15
Le Procès des anarchistes de Vienne, en 1890..... 50
L'Anarchie en Cour d'assises, le Procès de Clichy, 1891..... 10

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du Père Peinard.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

L'opinion des Marlous



— Ça va-t'il les affaires ?
— M'en parle pas ! Les petites marmites des anarchos font du tort à la mienne. Les pantons rabattent ! Elle n'a pas fait une thune depuis huit jours.